

## REVUE ÉTRANGÈRE.

Avant de parler de la capitulation de Paris, disons un mot des événements qui l'ont précédée et produite. Comme on le sait, du seize au 18 on s'était battu presque sans interruption, autour de Paris, des sorties furieuses avaient eu lieu; mais elles avaient toutes échoué après un carnage terrible. Le 19 en particulier, avait été une journée néfaste pour les Parisiens.

« Il paraît que le général Bellemare avait jeté un corps considérable de troupes dans le bois de Buzanval, et que les Prussiens, cachés derrière des murs percés de meurtrières, ont laissé approcher leurs adversaires jusqu'à 200 verges. Tout à coup, le feu des Prussiens a éclaté sur toute la ligne, et en quelques secondes, le sol s'est trouvé couvert de morts et de blessés. On assure que 600 cadavres ont été laissés dans le bois de Buzanval, et que le nombre des blessés était six fois plus considérable. C'est vous dire que cette date du 19 janvier fera époque dans l'histoire du siège.

« Pendant que les troupes de ligne et les mobiles se battaient à Buzanval, le général Vinoy massait au bois de Boulogne, des gardes nationaux qui devaient servir de réserves aux colonnes d'attaque. Mais les seuls obus employés par l'ennemi dans cette action étant tombés au milieu de ces gardes nationaux, ils se sont retirés avant d'avoir été engagés. La plupart d'entre eux n'avaient jamais été au feu.

« La vérité est que la garnison n'a plus confiance dans ses généraux et ses colonels: beaucoup de soldats préfèrent se sauver plutôt que de se battre. Le peuple commence à se demander, de son côté: « A quoi bon faire de nouveaux sacrifices, s'il n'y a pas d'espoir? »

« Il est impossible de décrire les scènes dont on est témoin dans les rues. La population paraît trop découragée pour former des rassemblements. Mais l'absence du désordre est peut-être plus menaçante que ne le seraient des scènes tumultueuses.

« Comme on le voit, les Parisiens désespérés perdaient confiance, et la populace furieuse s'en prenait à Trochu et au gouvernement de ses malheurs, s'attroupaient et faisait la révolution.

« Un correspondant de Paris nous fournit des détails sur la sanglante attaque des républicains contre l'Hôtel-de-Ville, le 22 janvier, vers midi. Deux cents gendarmes, la crème du faubourg St. Marceau, accompagnés d'un certain nombre de soldats du 161<sup>me</sup> bataillon de guerre de la garde nationale marchèrent à l'Hôtel-de-Ville en poussant des cris séditieux et en excitant le peuple à la révolte. On n'avait pas encore vu à Paris quelque chose pour nous rappeler si bien la révolution de 93.

« Pendant une heure, ils furent maîtres de la place en face de l'Hôtel-de-Ville sans rencontrer aucune résistance, en chantant, criant et hurlant. Cependant un peloton de mobiles et de bretons fut formé en ligne en face de l'Hôtel-de-Ville, avec l'ordre de se tenir sur la défensive, mais d'éviter autant que possible d'en venir aux mains avec les émeutiers. Un peu après une heure, l'émeute devenant de plus en plus menaçante, l'adjudant commandant le détachement s'avança pour parler aux émeutiers, qui tirèrent sur lui et le blessèrent sérieusement à la tête et au bras.

« Immédiatement, en voyant tomber leur officier, les mobiles firent feu sur la foule et créèrent une panique indicible. Malheureusement, les balles des mobiles atteignirent aussi plusieurs curieux qui s'étaient assemblés en face de l'Hôtel-de-Ville. 50 émeutiers restèrent par terre. On s'assura plus tard, que cinq personnes, y compris une femme et deux enfants avaient été tués, et 28 blessés plus ou moins sérieusement.

« Trois ou quatre mobiles furent aussi blessés.

« Les balles trouèrent complètement les vieilles casemates au-dessus de la statue de Henri Quatre.

« Après avoir fait plusieurs décharges, les mobiles se retirèrent et une force considérable de gardes nationaux, avec le général Vinoy à leur tête, s'avancèrent au pas gymnastique par la rue de Rivoli.

« Quand les émeutiers les virent approcher de l'Hôtel-de-Ville, ils s'enfuirent de tous côtés, et les gardes nationaux reçurent ordre de ne pas les arrêter.

« On dit que Flourcens était un des chefs de cette échafaudée, mais qu'il disparut aussitôt que la fusillade commença.

Trochu lui-même découragé avouait son impuissance en face de ces événements, et disait à ses collègues, les larmes aux yeux: « Faites de moi ce que vous voudrez. Vinoy alors était nommé commandant des forces, à la condition qu'on prendrait tous les moyens possibles pour réprimer les séditieux et Trochu restait Président du gouvernement.

Pendant ce temps là, le 23, Jules Favre, faisait demander une entrevue à Bismark.

« Bismark répondit qu'il accordait l'entrevue demandée, à la condition expresse qu'il ne serait pas question de la conférence de Londres.

« Favre reçoit la réponse à une heure et demie, et accompagné par un valet de Bismark, entra à Versailles dans la soirée, par la rue de Provence.

« Bismark venait de terminer son dîner, il conduisit cependant Favre, dans la salle à manger Royale, où un somptueux dîner avait été préparé.

« A dix heures, Bismark fit demander à l'empereur une entrevue, Favre passa la nuit à l'hôtel du Lieutenant de palais. Un conseil de guerre, auquel assistaient l'empereur, Bismark et de Moltke, se réunit dans la matinée pour s'occuper de la mission de Favre, l'empereur présidait. Le conseil siégea deux heures, et le résultat fut annoncé à Favre qui retourna à Paris à quatre heures et demie.

« Il paraît que Favre demandait que l'armée de Paris eût la permission de quitter la ville avec tous les honneurs de la guerre, de prendre position dans une partie quelconque de la France, et de garder la neutralité pendant un certain nombre de mois. Ces demandes ont été refusées; les conditions de la capitulation seront les mêmes que celles de Sedan.

« Voici comment le roi Guillaume apprenait cet événement à sa femme:

« Nous avons signé, hier soir, un armistice de trois semaines; les troupes régulières et les mobiles seront internés à Paris, comme prisonniers de guerre, la garde nationale sera maintenue pour veiller à l'ordre public; nous occupons tous les

forts. Paris demeure investi, mais nous lui accordons le droit de se ravitailler.

« L'assemblée nationale sera convoquée à Bordeaux, dans une quinzaine de jour.

« Toutes les armées en campagne conserveront leurs positions respectives; le terrain qui sépare les armées ennemies restera neutre. Ceci est la récompense de l'héroïsme, du patriotisme, et de grands sacrifices.

Des élections auront lieu pendant l'armistice et l'assemblée nationale décidera si elle doit faire la paix ou continuer la guerre.

« Les conditions de paix offertes par Bismark sont la reddition de Paris, la cession de l'Alsace et de la Lorraine, le paiement d'un milliard de francs, et l'abandon de quarante vaisseaux de guerre et d'une colonie. L'indemnité pécuniaire sera garantie par les municipalités, et si cela est refusé, la Prusse gardera en possession comme garantie du paiement les propriétés de riches particuliers.

On dit que si la république n'acceptait pas ces conditions, Bismark ferait alors la paix avec Napoléon, qui reviendrait avec ses 300,000 prisonniers et ses maréchaux pour soumettre la république. Nos lecteurs se rappellent que c'était une des alternatives que nous supposions en expliquant les prophéties. Alors évidemment viendrait cette guerre civile qui doit déchirer la France. Car on devra, je suppose, accepter n'importe quoi plutôt que Napoléon; la France est assez humiliée comme cela. Elle ne permettra pas que celui qui l'a conduite à l'abîme vienne de nouveau régner, rire et s'amuser sur les ruines qu'il aura faites.

« L'Indépendance Belge dit qu'on n'a jamais vu les bonapartistes se donner autant de trouble que dans le moment actuel.

« Les courriers n'ont pas de répit: ils sont continuellement à voyager entre Chiselhurst, Wilhelmshohe et Versailles. Le centre des intrigues est à Bruxelles.

« L'Indépendance met la France en garde contre ces manœuvres qui la menacent. Piétri, Vandal et le gén. Fleury sont arrivés à Wilhelmshohe.

## LA QUESTION DE L'ALABAMA.

Cette fameuse question paraît devoir arriver à une fin bientôt. Les deux gouvernements, anglais et américain, paraissent également décidés à la régler ainsi que la question des pêcheries et autres difficultés pendantes. Tant mieux! qu'on sache à quoi s'en tenir, ici!

Il est temps qu'on en vienne à une entente, car l'opinion publique s'irrite dans les deux pays. Voici ce que le *Pall Mall* de Londres écrivait dernièrement:

« Quand la marine anglaise possédait, outre les lourds vaisseaux blindés, un nombre respectable de bâtiments légers et bien armés, qui rendront dangereux le métier de corsaire sur tous les points du globe, quand nous pourrions envoyer 100,000 hommes en Canada, nous verrons les Américains ni insultés, ni humiliés, mais nous verrons aussi que leurs hommes d'état et leurs démagogues y songeront deux fois avant d'user à notre égard de procédés autres que ceux dont ils se servent envers la Russie ou la confédération allemande du Nord.

## LE DÉVOUEMENT A PARIS.

« Voici un fait dont je puis vous garantir l'authenticité et qui vous donnera une idée de l'esprit de dévouement et de patriotisme qui règne dans Paris. Avant-hier soir, à 10 heures, les batteries de guerre de l'artillerie de la garde nationale recevaient l'ordre de se rassembler à 2 heures du matin sur la place de l'Hôtel-de-Ville. L'heure venue, tout le monde sans exception répondit à l'appel et les 4 batteries se mirent en route pour Romainville, précédées du colonel de la légion, M. Schœtcher.

« L'état-major demandait en même temps 60 artilleurs des batteries sédentaires pour servir une batterie de pièces de 7, se chargeant par la culasse, qui devait appuyer le mouvement du général Noël sur Saint-Cloud et Montrouge. Les 60 hommes demandés se présentèrent immédiatement: ils sont partis sans vivres, sans équipement de guerre, à deux heures du matin. Ils se sont rendus à Paris qu'à quatre heures du soir, après avoir canonné toute la journée, n'ayant eu à manger que du pain arrosé de vin ou de café. Pas un n'a songé à s'en plaindre; mais le devoir de la presse est de mettre en lumière ces actes d'abnégation et de dévouement qui préparent et assurent la victoire.

## DETAILS INTERESSANTS SUR LES FORCES DE PARIS.

Un correspondant donne quelques renseignements sur l'organisation et les dispositions de l'armée de défense. Le nombre total d'hommes pourvus d'armes est évalué  *grosso modo*  à 620 mille, divisé en trois armées. La première est commandée par le général Clément Thomas; la seconde par le général Ducrot; la troisième par le général Vinoy. Celle du général Thomas, la plus nombreuse, compte environ trois cent mille hommes; elle est composée en grande partie de gardes nationaux et de gardes sédentaires. Les gardes sédentaires servent sur les remparts de l'enceinte. Ils occupent aussi un certain nombre de postes en ville.

La seconde armée, commandée par le général Ducrot, consiste en 150 mille réguliers et gardes mobiles, avec 80 batteries d'artillerie de campagne, des mitrailleuses et deux régiments de cavalerie. Elle est divisée en trois corps, dont deux sont sous les ordres des généraux Blanchard et Bellemare.

Cette armée, par suite des renforts qu'elle doit encore recevoir, atteindra dans peu de jours le chiffre de 200 mille hommes. Elle n'entre pas dans Paris, elle campe ou est cantonnée autour de la ville, entre les forts et sur certains points devant ses défenses.

La troisième armée sous les ordres du général Vinoy, adjoignant précédemment au général Ducrot, maintenant chargé par avancement mérité d'un commandement indépendant et important, compte 70 mille hommes composés des bataillons de dépôt de la garde impériale, aujourd'hui dépouillés de leurs galons et incorporés dans la ligne, de gardes marins, puis de quelques bataillons de ligne des anciens sergents de ville, des gendarmes et de quelques « moblots » de province. L'armée de Vinoy fournit des garnisons aux forts et des artilleurs, en cas de besoin, aux 90 bastions qui constituent le rayon de l'enceinte.

## BATAILLE DE BAPAUME.—INCIDENTS.

La bataille de Bapaume du 6 courant a été une véritable défaite pour les français, bien que la victoire ait été chèrement achetée par les Allemands. Un des grands événements du jour a été la charge du 8<sup>e</sup> régiment de cuirassiers du Rhin, commandé par le capitaine von Maires, appuyé par un autre détachement de cavalerie.

Ces troupes avaient reçu l'ordre de suivre les français en retraite sur les routes d'Arras et de Douai. Derrière le village de Sapigny elles rencontrèrent deux bataillons d'infanterie marchant en lignes parallèles sur un terrain ondulant qui les avait jusqu'alors dérobés à la vue. La cavalerie allemande résolut une attaque audacieuse. Autour de Bapaume, le sol, arable, et préparé pour la culture, était couvert de glaçons et présentait ainsi de grandes difficultés à la cavalerie. Néanmoins, après délibération, le commandant allemand choisit le terrain le plus propice à l'attaque. Aussitôt les français formèrent deux carrés et attendirent la cavalerie, réservant leur feu jusqu'à ce que les Allemands ne furent plus qu'à 300 yards de distance. Ils les criblèrent alors d'une volée de balles qui percèrent les cuirasses des cavaliers. Le capitaine von Maires fut atteint au genou et son cheval à la tête. Un lieutenant fut désarçonné et se blessa grièvement en tombant. Le sergent-major fut tué par une balle dans le cœur. L'effet de cette décharge fut de rompre les rangs de la cavalerie, qui courut en grand désordre chercher un abri dans le village. La blessure de von Maires, nécessitera une amputation au dessus du genou.

Les français poursuivirent la cavalerie en retraite jusqu'à Courcelles, Erville et Noreuil.

Pour se rendre un compte bien exact des opérations du siège de Paris, il n'est pas inutile de savoir à quelle distance se trouve chaque fort de l'enceinte continue.

Voici les distances.

Forts du Mont-Valérien .....	5.300 mètres.
— d'Issy .....	2.200 —
— de Vanvres .....	2.230 —
— de Montrouge .....	1.600 —
— de Bicêtre .....	1.500 —
— d'Ivry .....	2.500 —
— de Charenton .....	5.000 —
— de Nogent .....	4.900 —
— de Vincennes .....	1.800 —
— de Rosny .....	4.100 —
— de Noisy .....	3.850 —
— de Romainville .....	2.050 —
— d'Aubervilliers .....	2.100 —
— de l'Est .....	3.400 —
— Couronnes de la Briche .....	5.020 —

Comme on le voit par cet état, la distance des forts de Paris varie de 30 à huit milles; la distance moyenne est de quinze à vingt milles. On sait que les forts d'Issy, de Vanvres et de Montrouge, qui se trouvent les moins éloignés de Paris, ont été à moitié détruits. Il n'est pas étonnant que les canons prussiens jettent dans cette direction des bombes dans Paris.

## LE DUC ET LA DUCHESSE D'AOSTE.

Dès le mois d'octobre 1868, le *Daily News* recevait une lettre de son correspondant de Florence dans laquelle il était dit que des négociations étaient entamées entre Victor-Emmanuel et le maréchal Prim à l'effet de placer un prince italien sur le trône d'Espagne. De ses deux fils, le prince Humbert et le duc d'Aoste, c'était précisément ce dernier que Victor-Emmanuel voulait voir roi d'Espagne. Mais le duc qui aime tendrement son épouse, préférerait de beaucoup le bonheur domestique aux splendeurs de la royauté. Il se trouva très-embarrassé. Il refusa de donner une réponse définitive et demanda conseil à sa femme. Celle-ci lui conseilla de refuser et il suivit son conseil. Victor-Emmanuel fut très-irrité de ce refus; mais le duc d'Aoste persista. Deux années s'écoulèrent. Après que la candidature du prince de Hohenzollern eut échoué, l'Espagne choisit encore le duc d'Aoste pour roi. Une députation, composée des plus nobles citoyens de l'Espagne, fut envoyée à Florence pour offrir la couronne au duc qui, cette fois, accepta. Le modeste et spirituel discours qu'il prononça à cette occasion ravit ses nouveaux sujets. D'ailleurs l'Espagne se convaincra bientôt que son souverain est un homme éminemment distingué.

Le roi d'Espagne est né en 1845. Il suivit d'abord la carrière des armes. Il s'y distingua fort et parvint bientôt au grade de brigadier-général. Il servit ensuite dans la marine. Ses aptitudes et ses talents lui valurent le titre de vice-amiral. En 1867, il épousa la princesse della Cisterna, la plus riche héritière de l'Italie. Le duc d'Aoste a deux enfants, dont l'un n'a que deux ou trois mois. Par une curieuse coïncidence, son héritier porte le nom de Emmanuel Philibert, le même nom que portait ce prince de Savoie qui fit remporter à l'Espagne une si grande victoire sur la France.

Les Espagnols s'attachent certainement à leur roi et à leur reine. Ce sont d'ailleurs deux personnes remplies de brillantes qualités. En Italie, le duc d'Aoste et son épouse étaient les membres les plus populaires de la famille royale. Les nouveaux couronnés ont bien inauguré leur règne en renvoyant en Italie tous leurs compatriotes qui les avaient accompagnés jusqu'en Espagne. Ceci plaira beaucoup aux Espagnols, jaloux comme l'on sait des faveurs que tout étranger pourrait recevoir chez eux.

A. C.

On lit dans le *Pays*:

*St. Hyacinthe*, 27 jan.—M. François Langelier, avocat et professeur à l'Université Laval, se présentera pour la chambre locale, dans le comté de Bagot, aux prochaines élections. La chose est certaine, et M. Gendron, le député actuel en est informé. Il y a lieu de croire que M. Gendron ne fera pas d'opposition à un jeune homme aussi universellement reconnu pour être doué de talents très-remarquables. M. Langelier est un enfant du comté; il y est très-populaire.

Le *Pays* de Mardi matin disait que cette nouvelle était fausse.

Vendredi, une pétition signée par 4,000 citoyens parlant la langue anglaise, de la cité de Montreal, a été présentée à Lord Lisgar, à Ottawa, par M. Ryan, M. P. P. de Montréal, priant Sa Majesté d'user de son influence pour restaurer Sa Sainteté Pie IX, dans le patrimoine de Saint-Pierre.

Son Excellence a promis qu'il ferait parvenir cette pétition à Sa Majesté.